



**Frédéric Dubois, Arthur Miller et l'envers du rêve américain** Page E 3



Découvrir le **Groupe de Beaver Hall** au Musée des beaux-arts Page E 6

# CULTURE

CAHIER E - LE DEVOIR, LES SAMEDI 24 ET DIMANCHE 25 OCTOBRE 2015



## Vivre plutôt que survivre

Bousculés par le succès, les Montréalais de Half Moon Run ont repris le contrôle et lancent un deuxième disque riche et libre

PHILIPPE PAPINEAU

« **J'**ai peur qu'à l'avenir, on ne réfère aux trois dernières années que comme étant les années perdues. » La phrase lancée par Conner Molander du groupe montréalais Half Moon Run tombe comme une tonne de brique sur le balcon d'une vaste suite du 10<sup>e</sup> étage de l'Hôtel W. Les années perdues? Ces 36 mois de succès pour la formation folk-rock, qui a fait plus de 300 concerts partout sur la planète, portée par sa pièce hyper-acrocheuse *Full Circle* et sa petite sœur *Call Me in the Afternoon*? Le passage à *Tout le monde en parle*, l'autobus de tournée, le prix à l'ADISQ, la signature sous la grande étiquette Glassnote, les premières parties de Mumford & Sons? Petit silence de stupéfaction du côté du poseur de questions.

Et en même temps, la phrase de Molander, assis à côté de son acolyte Devon Portielje, éclaire tout ce qu'est ce nouveau disque de Half Moon Run, intitulé *Sun Leads Me On*. Un disque quelque part entre Radiohead, Arcade Fire, les Beach Boys, les Beatles et Genesis. Un disque rempli de regards en arrière, de regrets, de bilans, de réflexions sur ce qui a été fait et sur ce que laisse poindre l'avenir. Et aussi, un disque

clairement moins axé sur la recherche du succès, mais plutôt sur le plaisir et la liberté créative.

« C'était si intense, c'était tellement rempli que c'est déjà en train de devenir un peu flou pour nous, ajoute Molander, au sujet des succès de Half Moon Run. Aujourd'hui, on se concentre sur le fait de pouvoir durer dans le temps, comme groupe et comme personnes. Il y a eu beaucoup de sacrifices qui ont dû être faits, avec la santé, les relations personnelles. C'était Half Moon Run tous les jours, à temps plein, travail, voyage, encore et toujours. Alors... »

Un peu plus discret, Portielje incline la tête, les mains rassemblées sur son menton. « C'est de bons souvenirs, mais les choses arrivent tellement vite que tu ne vois plus tout ce qui se passe, tu fais juste faire ce qu'il y a à faire, c'est juste de la survie. »

### La reconstruction

Voici donc un album de vie qui suit une époque de survie, et qui a demandé un moment de pause. Après le tourbillon, Molander, Portielje, Dylan Phillips et Isaac Symonds se sont posés à Montréal, ville que ces Ontariens et Britannico-Colombiens d'origine appellent désormais la maison ou, d'un point de vue très pratique, « là où on fait notre lavage! » « On s'y est reconstruit,

dit Connor. Il y a une citation de Thom Yorke qui dit qu'on doit avoir de la stabilité dans notre vie personnelle pour pouvoir être libre et fou dans notre vie créatrice. Et ça, c'est ce qui s'est passé pour nous, je crois. Quand on a repris le contrôle de nos vies, on a retrouvé la stabilité, les chansons sont apparues l'une après l'autre. »

Tout en conservant les nombreuses harmonies vocales et les guitares en arpèges chères à Half Moon Run, *Sun Leads Me On* ratisse beaucoup plus large dans le spectre sonore, se permet des variations assez grandes dans l'énergie des chansons.

« C'est assez différent de Dark Eyes, et avec le réalisateur Jim Abbiss [Adele, Arctic Monkeys], on a essayé plusieurs nouvelles choses, il y a plus d'espace sur le disque, analyse Devon. Et il y a aussi qu'on est de meilleurs musiciens maintenant! »

Le groupe était aussi beaucoup mieux préparé que pour sa première expérience en studio, explique Connor, roulant des yeux en racontant les gaffes de l'enregistrement de *Dark Eyes*. « Là, on comprend plus de choses, le tone [la texture du son], et certaines choses techniques aussi, comme l'électricité derrière tout ça. Des fois, on voulait que ça sonne très 1970, d'autres fois plus krautrock. Mais rien n'était pré-déterminé, on s'est concentrés surtout sur ce qu'on savait qui était bon, un beat de drum, un riff, une ligne de voix. Quelque chose comme une intuition. »

### Créer sans chercher le succès

Tout ça ramène Molander et Portielje à l'intention derrière l'écriture d'une chanson, et

VOIR PAGE E 7 : VIVRE

### Survivre à la tournée

Half Moon Run tentera de gérer un peu mieux la tournée de son nouvel album en levant un tout petit peu le pied pour que la santé et le plaisir soient au rendez-vous. « La règle, c'est trois shows d'affilée, et un jour de congé. Et on ne vole plus vers l'Europe en faisant un concert le soir même. Ça coûte plus cher de prendre du temps, avec toute l'équipe à payer quand même, mais c'est important pour le bonheur global du groupe! » dit Devon Portielje. Plus de 65 dates de concerts sont déjà prévues pour le groupe d'ici leurs quatre soirs complets au Métropolis au mois d'avril prochain.



SOURCE PARIS MATCH

Olivier Royant, le directeur du magazine *Paris Match*

## Portrait du *Paris Match* en cachalot

STÉPHANE BAILLARGEON

Et si *Paris Match* était un animal? La question a été posée au directeur du magazine on ne peut plus franco-français. Olivier Royant avait l'embarras du choix entre le fier coq gaulois, le paon poseur, le renard rusé, le léger papillon et bien d'autres totems. Le patron a opté pour le lourd cachalot...

Et pourquoi? Parce que cette belle baleine explore le monde. « *Paris Match* plonge pour aller là où personne ne va et surgit en kiosque le vendredi pour raconter ce qu'il a vu dans les profondeurs », explique le directeur.

La métaphore et son explication ont été fournies à la fin de la conférence qu'Olivier Royant prononçait il y a quelques jours devant la Chambre de commerce française à Montréal. Il arrivait de Toronto, où se réunissaient les grands patrons de presse dans le cadre du congrès de la Fédération internationale de la presse périodique (FIPP).

« Je suis un enfant de Match, a expliqué M. Royant. Je suis tombé dedans quand j'avais vingt ans. Ça fait trente ans que j'y suis. Je me souviens très bien de mes premiers moments dans les bureaux avec les photos des grands reporters aux murs, sur la guerre d'Indochine et d'autres grands événements des années 1950 et 1960. À ce moment, j'ai eu la vocation de coller à l'histoire, d'avoir la passion du moment, la passion de l'événement. Je pense que ce qui se joue entre Match et ses lecteurs, c'est cette volonté de vivre l'histoire en temps réel. »

### De la mixité

*Paris Match* est né dans l'après-guerre en repiquant le modèle des grands magazines américains, dont *Life*, liant les grands textes et les fortes images. Le directeur parisien avoue que sa publication s'est « un peu perdue » dans les années 1970 en cherchant à concurrencer les magazines traditionnels d'informations comme *Le Point*. Elle semble revenue depuis à son naturel.

« Nous racontons des histoires en images et nous nous intéressons à tout. Notre mixité nous fait passer du pape à Jérusalem, revenir sur une star de cinéma, etc. Cette mixité-la est rentrée dans la société française et, aujourd'hui, on nous présente comme l'album des Français. Ce lien est intact encore aujourd'hui, et c'est ce lien qui nous donne une grande confiance en l'avenir. Parce qu'il y a deux façons de voir la transformation numérique des médias aujourd'hui. Si on se désespère, on se dit que c'est terminé. Si on espère, on se dit qu'un formidable âge d'or du journalisme est en train de s'ouvrir et qu'il faut absolument le suivre. »

Le Congrès du FIPP lui a fourni d'autres leçons. La première impose à tous les médias d'innover en considérant le mobile devenu incontournable. « Je suis revenu de Toronto avec cette statistique éclairante. Il y a 7,2 milliards d'humains sur Terre qui possèdent 6,2 milliards de téléphones. »

La seconde leçon établit qu'une marque médiatique forte constitue un énorme atout. « Quand on est une marque et qu'on produit de la qualité, on a tendance à se désespérer, poursuit le directeur en entrevue au *Devoir*. C'est ridicule. »

VOIR PAGE E 3 : MATCH

# CULTURE

## Le Bagne en automne

ODILE TREMBLAY



**M**ercredi soir, je suis allée voir *Bagne*, le spectacle chorégraphique de Jeff Hall et Pierre-Paul Savoie, coproduit avec Danse Danse, en l'honneur du demi-siècle de la compagnie PPS. A la Cinquième Salle de la Place des Arts, on assistait à une récréation de cette œuvre phare lancée il y a 22 ans, avec variantes, car tout change vite et les corps d'une nouvelle génération d'interprètes habitent autrement un thème qu'hier. Ni tout à fait un autre, ni tout à fait le même, ce *Bagne*-là, flanqué d'un beau rideau de plaques métalliques en arrière-plan.

Toujours troublante, la vue d'une prison au cœur d'un espace de liberté comme la danse. On voit surgir en nous des images d'oiseaux rêvant au ciel dans leurs cages et des malheureux primates au zoo. Les danseurs acrobates Lael Stellick et Milan Panet-Gigon se cognent aux grillages, s'y accrochent, les gravissent, tombent, remontent, se recroquevillent dans leurs cellules, se surveillent, s'étreignent, se portent, se perdent.

La musique est une pulsation, l'éclairage, un jeu menaçant de clairs-obscur, la cage, conçue par Bernard Lagacé, une grosse structure surplombée d'un pont suspendu reliant deux cellules où des lits basculent. La silhouette apparue d'un troisième larron sous cagoule de torture ajoute au climat d'angoisse. Leurs barreaux sont aussi les nôtres.

Elle représente tout ce qu'on voudra, cette prison : les vrais établissements pénitentiaires, comme le huis clos des chaînes intérieures et extérieures en heurt avec celles du voisin. Les deux danseurs s'affrontent en duels sexuels ou violents. Tout est tension et nerfs à vif. Sans mots, la tragédie s'installe. *Le Bagne*, c'est l'être humain en quête de lui-même et de l'autre, qu'il détruira pourtant.

Un spectacle moins révolutionnaire dans sa forme qu'à sa création, mais tout aussi actuel, brûlant, percutant. Avec un pan de la mémoire chorégraphique de Montréal en renaissance à travers lui.

L'énergie de *Bagne* nous a traversés. Mais comment prédire s'il sera remonté dans vingt ans encore, ce spectacle-là? Et qui ira le voir?

Même si la danse contemporaine, implantée ici depuis un demi-siècle, demeure un des fers de lance de l'art québécois, on sent sa fragilité. Plus l'humour et les comédies musicales dominent les arts de la scène, plus les clientèles s'effilochent devant les *shows* plus pointus. Ajoutez la concurrence des festivals aux nombreux spectacles gratuits. Allez donc attirer le grand public au *Bagne*...

### Eh bien, dansez maintenant

J'ai appelé Lorraine Hébert, la directrice du Regroupement québécois de la danse. Elle rappelle que protéger et faire vivre le patrimoine chorégraphique, comme Pierre-Paul Savoie avec *Bagne*, est capital et plus malaisé qu'au théâtre, car sans l'appui d'un texte, avec des indications faciles à égarer. Jean-Pierre Perrault a de la chance outre-tombe. «*Sa fondation fait des miracles pour recréer ses œuvres.*»

Pionnier en danse, le Québec se retrouve avec une mémoire à préserver, une relève privée d'appuis pour atteindre les sommets, un manque de budget promotionnel et un public en décroissance.

*Grosso modo*, le bassin de spectateurs québécois féru de danse tourne autour de 280 000 personnes. C'est peu et ça fluctue.

«*Je pense que le public va ailleurs*, estime Lorraine Hébert. *Aux spectacles de divertissement, mais aussi à des superséries à la télé. Et puis, les nouvelles technologies l'accaparent et il dispose de moins d'argent pour sortir.*»

On entend gronder parfois des voix contre la danse contemporaine. «*Plusieurs trouvent qu'il y a trop de solos, de duos et de trios, pas assez de productions d'envergure.*» C'est vrai, par-dessus le marché. Faute de sous.

Un chorégraphe aussi connu et inspiré que



ROLLINE LAPORTE

*Le Bagne*, c'est l'être humain en quête de lui-même et de l'autre, qu'il détruira pourtant.

Dave St-Pierre, abonné aux gros plateaux avec un tas de danseurs, dénonçait l'an dernier les conditions de misère des compagnies de danse où le bénévolat, les économies de bouts de chandelle coupent les ailes aux artistes. Sous-financement chronique, contraintes partout. Il a envoyé Montréal péter dans les fleurs.

### Des espoirs et des craintes

Bien évidemment, l'arrivée des libéraux au pouvoir à Ottawa suscite les espoirs du milieu culturel. Justin Trudeau s'est engagé à réintroduire les programmes PromArt et Routes commerciales, ces tournées d'artistes canadiens à l'étranger coupées par Harper en 2008, ainsi qu'à doubler le budget du Conseil des arts du Canada. Promesses électorales? On verra bien.

«*De toute façon, ces politiques ne seront pas en place avant 2017*, précise-t-elle, et deux ans, c'est long. *Au Québec, la coupe de 2,5 millions au Conseil des arts et des lettres a touché le Regroupement de la danse, et à travers lui, les compagnies.*»

Chez nous, le couperet en éducation atteint le cœur des sorties culturelles, à l'heure où plusieurs chorégraphes se tournent vers l'animation et les spectacles jeunes publics.

Et puis, côté danse, qui reste au bercail

suffoque. «*On est des leaders sur la scène internationale, mais si Marie Chouinard ou Hélène Blackburn ne voyagent pas, elles ne peuvent créer ici. Entre 50 % et 75 % du budget de fonctionnement proviennent des tournées à l'extérieur. Je suis inquiète pour les petites compagnies*, soupire Lorraine Hébert. *On a besoin de relève, et elles sont trop pauvres pour pouvoir émerger. Deux générations montantes ont été sacrifiées, pendant que nos gros noms sont en train de tomber.*»

Une locomotive comme La La La Human Steps d'Édouard Lock a fermé boutique cette année. O Vertigo change de *modus operandi* et, dès janvier, cessera d'embaucher des danseurs permanents.

Ce samedi, le Regroupement québécois de la danse tient son assemblée annuelle. Ce ne sont pas les sujets de discussion qui manqueront à ses membres. Mais on appelle surtout les décideurs publics à faire des choix de société, soutenir les créateurs et brancher le public. Le Québec perd du terrain dans les disciplines où son étoile brille. Allons-nous regarder nos phares s'éteindre? On lance, entre deux pas de danse, quelques vœux dans la nuit.

otremblay@ledevoir.com

**OMNIBUS**  
Le corps | du théâtre  
DONNE À VOIR

**SPÉCIALITÉS FÉMININES**

MAÎTRISE D'ŒUVRE JEAN ASSELIN,  
RÉAL BOSSÉ ET SYLVIE MOREAU

28 OCTOBRE AU 14 NOVEMBRE

À L'AFFICHE À  
**ESPACELIBRE**  
MIMEOMNIBUS.QC.CA

LE DEVOIR

Une présentation  
BMO Groupe financier  
en collaboration avec  
la Presse

**LA LA LA**

CRÉATION MICHEL MARC BOUCHARD

MISE EN SCÈNE SERGE DENONCOURT

**DÈS LE 10 NOVEMBRE !**

AVEC  
MIKHAIL AHOJA  
SIMON BEAULÉ-BULMAN  
ANNICK BERGERON  
LUC BOURGEOIS  
ÉRIC BRUNEAU  
ANNE-MARIE CADIEUX  
LOUISE CARDINAL  
LÉVI DORÉ  
GÉRALD GAGNON  
MARIE-PIER LABRECQUE  
DOMINIQUE LEDUC  
LAURIER RAJOTTE

Conception  
Guillaume Lord  
François Barbeau  
Martin Labrecque  
Laurier Rajotte  
Julie Measroch  
Amélie Bruneau-Longpré  
Rachel Tremblay  
Assistance  
à la mise en scène  
Suzanne Crocker

Production  
Théâtre  
du Nouveau Monde

+  
TOURNÉE AU QUÉBEC  
TNM.QC.CA

ICI artv RADIO-CANADA

**Rufus and Martha Wainwright's Noël Nights**  
en Famille

avec  
Anna McGarrigle,  
Emmylou Harris, Laurie Anderson,  
Loudon Wainwright III,  
Teddy Thompson, Robert Charlebois,  
Jorane, Kid Koala,  
Daniel Bélanger (5 décembre)  
et Louis-Jean Cormier (6 décembre)  
et autres invités spéciaux

5 et 6 décembre à 19h,  
Maison symphonique de Montréal

Profits versés au  
Fonds Kate McGarrigle

CONTRIBUTION CUSM

BILLETTERIE

placidesarts.com

JAZZ FESTIVAL DE MONTRÉAL

montrealjazzfest.com

## CULTURE › THÉÂTRE

## L'envers du rêve américain et le choc des générations

Frédéric Dubois monte *Ils étaient tous mes fils* chez Duceppe

MARIE LABRECQUE

On jurerait que Frédéric Dubois jouit du don d'ubiquité cet automne. Une semaine seulement sépare la première de la saga shakespearienne qu'il dirige à l'Espace Go de la pièce d'Arthur Miller qu'il monte au Théâtre Jean-Duceppe. (Une simultanéité possible parce que *Five Kings* a été assemblé au printemps dernier.) En répétitions, le metteur en scène a découvert des liens entre ces deux pièces apparemment dissemblables. «*Les thèmes se recoupent énormément. Dans le doute du père d'Ils étaient tous mes fils, quelque chose rappelle Henri IV de Shakespeare. Ce sont des pères qui construisent tout sur une fondation pourrie et tentent de faire comme si rien ne s'était passé, pensant que s'ils lèguent leur héritage, le mensonge n'existera plus. Et le fils qui devra tuer métaphoriquement son père pour pouvoir exister... Tout ça vient de la culture shakespearienne. Il y a aussi une quête de pouvoir dans la pièce de Miller. Une perte de valeurs au profit de l'argent. C'est très intéressant de voir comment ces œuvres se répondent.*»

Écrite en 1947, au début de la période de croissance économique menant à la société de consommation qu'on appellera les Trente Glorieuses, *Ils étaient tous mes fils* est une pièce sur «*le déni, le mensonge et la responsabilité sociale*». Arthur Miller y dénonce l'illusion qu'est le rêve américain chez une famille aisée d'après-guerre. Une famille hantée par la mort de l'aîné durant le conflit, et qui a bâti sa richesse sur la fabrication de pièces d'avion, dont certaines se sont révélées fatalement défectueuses.

Dans cet univers où «*les jeunes se sentent tous inaccomplis et où personne n'est ce qu'on perçoit de lui*», la vision de l'industriel prospère (Michel Dumont) entre en conflit avec l'idéalisme de son cadet, qui rejette un héritage corrompu.

«*Toute l'œuvre de Miller repose sur l'impossibilité des générations à se reconnaître l'une l'autre. Et je trouve que le constat tombe à point. Depuis quelques années, on vit une espèce de problème de transmission.*»



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Selon Frédéric Dubois, «*toute l'œuvre de Miller repose sur l'impossibilité des générations à se reconnaître l'une l'autre*».

*Même en théâtre.*» Rencontré le matin d'une élection qui allait consacrer un changement de génération, Frédéric Dubois constate qu'on fait grand cas de l'âge des successeurs, en politique comme dans les directions artistiques. «*Les dirigeants des années 1970 avaient tous 35-40 ans, et personne ne remettait ça en question. Aujourd'hui, on dirait que ce n'est pas normal que quelqu'un de 40 ans accède au pouvoir. Et ce qui nous est légué est défaillant. Est-ce que c'était ça, le rêve de la Révolution tranquille, de laisser des hôpitaux et un système scolaire déficients à ce point? On dirait qu'il ne s'est rien fait, finalement, que tout nous passe entre les mains...*»

## Du bonbon théâtral

Au-delà de cette réflexion sur la responsabilité quant à la collectivité, «*qui n'a pas vieilli du tout*», Dubois est séduit par la «*joute théâtrale*» que lui permet *Ils étaient tous mes fils*. «*Je ne pensais pas que je triperais autant, reconnaît-il. Je suis complètement tombé amoureux d'Arthur Miller. C'est du bonbon pour moi et les acteurs, car on travaille de la fine couture.*»

En œuvrant avec le traducteur David Laurin à une nouvelle version («*les traductions françaises d'Arthur Miller sont dégueulasses: pour les Québécois, cette langue est un no man's land où il est impossible de se reconnaître*»), Dubois a réalisé que la prose de l'Américain ne pardonne pas. C'est

écrit si précisément qu'on ne peut y couper des phrases. Et avec une construction empêchant de verser dans la psychologie. «*C'est une fable. Il y a une vitesse, une structure théâtrale qui font que ce n'est pas vraiment du théâtre réaliste. Les personnages sont plongés dans l'eau bouillante, le temps est trop serré pour qu'ils puissent s'épancher. Chaque fois qu'ils veulent dire quelque chose et dénouer l'action, il y a un voisin qui arrive... Ils restent toujours sous tension.*»

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, le projet émane de Dubois lui-même et du comédien Benoît McGinnis — un interprète dont le metteur en scène loue hautement l'humilité et l'engagement. Le

duo a naturellement pensé à la compagnie fondée par Jean Duceppe, dont Arthur Miller était l'auteur fétiche. Un théâtre où l'audacieux Dubois travaille pour la première fois. Avec plaisir. En restant fidèle à sa vision: «*Ça ne servirait à rien que j'aillie chez Duceppe faire un spectacle très flyé.*»

Cependant, ne comptez pas sur lui pour penser en fonction d'un public particulier. Le sujet provoque une montée de lait passionnée chez l'artiste. «*Je considère le public assez intelligent pour comprendre. Et je trouve qu'il n'y a rien de pire que la phrase: mon public ne veut pas voir ça. Je ne comprends pas comment on peut avoir la prétention de savoir ce que le public veut. On est dans*

*une ère de vox pop à outrance: dites-nous ce que vous voulez, donnez-nous votre avis...*» Or, le public n'est pas une masse monolithique, et ce n'est pas son boulot d'inventer quelque chose de nouveau, ajoute-t-il. «*Demander ce que le public veut, je trouve que c'est la pire question qu'on peut se poser en ce moment. C'est une abdication au marché et à ses règles.*»

Collaboratrice  
Le DevoirILS ÉTAIENT TOUS  
MES FILS

Texte: Arthur Miller.  
Traduction: David Laurin.  
Mise en scène: Frédéric Dubois.  
Au Théâtre Jean-Duceppe du 28 octobre au 5 décembre.

## MATCH

SUIITE DE LA PAGE E 1

À Toronto, j'ai entendu plusieurs grands patrons de presse dire qu'au contraire, leur réputation offre un énorme avantage. Je le crois aussi.»

## Disruption

Ce qui ne nie pas l'effondrement du modèle d'affaire du secteur. Le directeur emprunte le thème anglais de «*disruption*» pour conceptualiser ce qui se passe. En affaires, la «*disruption*» désigne une déviation soudaine et imprévue des objectifs d'entreprise.

«*La rupture est indéniable, la transformation fondamentale, dit M. Royant. La révolution est déjà là et il faut continuer à protéger la qualité. Il y a une formidable appétence pour le journalisme bien fait.*»

Encore plus pour la photographie, la marque *Match*. La crise des migrants l'a encore prouvé: le monde veut voir et il veut regarder des images de très haute qualité produites par des professionnels dans un univers saturé de clichés bas de gamme.

«*Il y a un grand brouillard devant et il faut être sûr de soi. Il faut se concentrer sur le métier de base et puis innover en misant sur de nouveaux modes de diffusion. Il faut, par exemple, de plus en plus proposer des images animées et pas seulement des photos fixes. Nous sommes dans un maelström et il faut tout essayer et attendre. Il faut aussi avoir envie de se battre.*»

Une petite armée d'une centaine de personnes s'active à la rédaction du *Match* papier, et une dizaine d'autres sont affectées à la production pour le Web. L'hebdomadaire tient des conférences de rédaction quoti-

diennes pour alimenter le programme mobile de la journée sans évidemment négliger la version hebdomadaire. L'info quotidienne courte est diffusée dans un créneau baptisé *Match Point* à 18 h du soir, heure de Paris. Ce n'est pas un résumé, mais une «*expérience*» en quatre ou cinq histoires courtes livrées par l'appli *Match Point*.

«*Nous sommes toujours dans la promesse du récit, mais nous travaillons maintenant sur deux temps, un plus lent, le slow journalism, et un plus rapide, le fast journalism. Les reportages en profondeur s'allient maintenant aux récits vite consommés sur appareil mobile. Lire un reportage long de Paris Match demande une demi-heure. Lire Match Point sur les petits écrans prend quelques minutes.*»

Le directeur du bon vieux magazine ne croit donc pas à la crise du papier. Enfin, pas pour toutes les publications et pas pour la sienne, dans un pays «*dingue de magazines*», comme il le dit en précisant que son pays publie toujours 4400 titres, dans un modèle d'affaires différent de celui des quotidiens, mal en point partout, ou presque. *Paris Match* serait encore distribué dans 26 000 points de vente de l'Hexagone. Des milliers d'exemplaires se vendent dans la Francophonie, jusqu'ici.

L'album des Français revendique 300 000 abonnés, qui fournissent environ la moitié des recettes. Ce qui permet encore de réaliser de grandes choses. Comme ce reportage à venir sur l'île Sainte-Hélène, ultime prison de Napoléon où un envoyé spécial a passé deux semaines.

L'univers médiatique se retrouve en fait avec deux espèces cousines, celle qui a des moyens et celle qui se contente

de relayer l'information produite par l'autre, conclut le directeur. On pourrait compléter sa métaphore animalière. Il y a

des cachalots d'un bord et des bancs de poissons-pilotes (ou de harengs) de l'autre...

«*Match a des moyens et c'est*

*un magazine high cost. Nous sommes un modèle de protection de la valeur. On ne brade pas ce qui nous coûte. Offrir*

*gratuitement l'information, pour moi, c'est un non-sens.*»

Le Devoir

**INNOCENCE**  
de Dea Loher  
mise en scène: Maxime Denomé, traduction: Laurent Muhleisen

23 au 31 octobre 2015  
Théâtre Rouge  
4750, avenue Henri-Julien  
Billets: 15\$, Étudiants 7\$  
sur Admission et à la billetterie du Conservatoire  
514 873-4283

CONSERVATOIRE  
d'art dramatique de Montréal

Conservatoire de musique et d'art dramatique Québec

**Piaf**  
Chorégraphie Igor Dobrovolskiy  
Ballet-théâtre atlantique du Canada

6 nov., 20 h

THEATRE OUTREMONT  
Montréal

1248, av. Bernard O. Outremont

RABAIS POUR 3 SPECTACLES ET PLUS  
Info et billets  
theatreoutremont.ca

Desjardins  
Compteur pour color l'avis

Outremont  
99¢

# CULTURE › MUSIQUE

## Mashrou'Leila, de Beyrouth, en toute indépendance

YVES BERNARD

On a dit de la musique de ce groupe beyrouthin qu'elle était la trame sonore du printemps arabe, mais ses membres n'acceptent guère l'affirmation. Ils ont toutefois poussé la critique sociale en arabe à un niveau rarement atteint avant eux et, depuis leur création en 2008, ils ont jalousement protégé leur indépendance artistique, refusant même de signer avec toute maison de disques. Entre rock indie, pop ouverte, ballades mélancoliques et hymnes alternatifs, Mashrou'Leila ouvre les portes de la liberté et s'amène au National ce samedi, un mois avant de faire paraître un quatrième disque, aux saveurs plus électros que les précédents.

Pour nombre d'amateurs, le groupe paraît moins rock qu'auparavant. Le guitariste Firas Abou Fakher abonde aussi dans ce sens: «*Au début, on faisait des choses qui nous venaient naturellement. On embarquait dans un jam et on écrivait de la musique originale, en ne faisant jamais de covers. C'était aussi un peu plus folk. Maintenant, on est plus engagés dans la production, l'enregistrement et le travail sur la texture.*»

Raasüik, le troisième album, fut enregistré au studio Hotel2tango à Montréal. La pièce instrumentale du début évoque à la fois le tragique retenu et un certain impressionnisme, avec les notes feutrées du trompettiste Eric Truffaz. Puis, on tombe dans la romance avec un violon vaguement rom qui peut rappeler le monde de Lhasa. Il interprète en arabe une forte version de *Ne me quitte pas*

de Brel. Il chante aussi les rebelles réduits au silence, le conformisme, la résilience des gens du Moyen-Orient, entre autres.

«*On opte pour des thèmes que l'industrie de la musique arabe n'aborde pas, précise Firas Abou Fakher. On aime chanter des choses qui sont normales pour nous et qui ne devraient pas être controversées: la sexualité, les rôles et les genres, la condition sociale. Chez nous, personne ne chante ça, ni ne le finance. Avec le temps, on a commencé à chanter à propos des thématiques qui reflètent les changements à un niveau plus personnel. Par exemple, dans le prochain album, on s'inspire de la nuit à Beyrouth, un sujet très sensuel et plein de richesses. Tu te caches dans la nuit. Tu prends un rôle différent et deviens une autre personne, bonne et mauvaise.*»

Qu'en est-il de l'association du groupe au printemps arabe? Réponse du guitariste: «*C'est un peu sensationnaliste de dire que notre musique en constitue la trame sonore. On vient d'une région du monde où la réalité est très réduite par les médias occidentaux. Parler du "printemps arabe", c'est comme de mettre ensemble plusieurs intentions et plusieurs mouvements dans une seule grande bannière. Je pense que c'est une façon de résumer pour quelqu'un qui ne comprend pas la complexité de la situation.*»

Suite de l'aventure à Montréal, en toute indépendance.

Collaborateur  
Le Devoir

Au National, le samedi 24 octobre à 21 h. Renseignements: 514 845-2014, admission.com



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

## Le joyeux ras-le-bol des Cowboys Fringants

Octobre, 9<sup>e</sup> disque du groupe, résonne quelque part entre une chanson à boire et une déprime sociale

PHILIPPE PAPINEAU

Après avoir levé le pied dans la création de chansons politiques et sociales depuis leur album *La grand-messe*, les vétérans musiciens des Cowboys Fringants pointent à nouveau leur lorgnette sur le Québec, les Québécois et les politiciens qui viennent avec. Et le constat qui ressort de ce neuvième disque, *Octobre*, est sombre comme l'automne.

Ce nouvel album de la bande composée de Jean-François Pauzé, Karl Tremblay, Marie-Annick Lépine et Jérôme Dupras a bien ses habituelles pièces comiques, ses portraits de famille et ses titres amoureux, mais le noyau d'*Octobre* gratte des soucis de société, dépeint un Québec qui file un mauvais coton, et où les projets communs et la solidarité ont perdu de leur vernis.

Au bout du fil, le principal parolier et compositeur du groupe, Jean-François Pauzé, n'a d'autre choix que d'admettre la tendance à un peu déprimante de ce dernier-né. «*Les dernières années au Québec et dans le monde, c'est pas tout le temps jojo, et y a des petits constats à faire. Et, bon, je viens d'avoir 40 ans, je me pose des questions sur plein de choses, et j'essaie d'avoir le*

regard le plus lucide possible. Et c'est pas toujours rose.»

Clairément, Pauzé est déçu de ce qu'il voit, est déçu des Québécois. Des exemples? Sur *La la la*: «*D'avant la télé dans nos fauteuils / Les yeux pareils à des trente sous / On est des milliers de chevreuils / Aveuglés par un dix-huit roues.*» Sur *Les vers de terre*: «*Les vers de terre se terrent dans les artères / Jammés dans l'tunnel été comme hiver / Ils avancent comme des automatés / Dans une conformité triste et plate.*»

«*Je trouve qu'il y a un effritement identitaire assez palpable au Québec, dit Pauzé. Un moment donné, tu te demandes s'il y a encore des repères, quand, en 2008, tu votes massivement pour le Bloc, en 2011 pour un parti de gauche, et en 2015 pour un parti de droite! On sait-tu ce qu'on fait? Au Québec, est-ce qu'on a encore des idées, une identité, est-ce qu'on a encore une âme?»*

Dansant pour la scène

Paradoxalement, *Octobre*, illustré par une toile de Marc Séguin, comporte son lot de musiques à tendance irlandaise, de chansons à boire, et même une chanson de marin, *Marine marchande*, faite en duo avec Frannie Holder de Random Recipe.

«*Un moment donné, t'explores,*

rigole Pauzé. *J'ai toujours été un fan des Pogues, de Dropkick Murphys, ces affaires-là. Et le côté irish est là au Québec, avec tout ce qui est chanson à boire, fiddle et reel de violon. C'était cool d'explorer ça aussi, bien qu'on l'avait fait à notre manière jadis. Là, on l'a un peu remanié avec des nouveaux instruments, comme la vieille à roue.*»

Depuis leur dernier disque, c'est en pensant à la scène que les Cowboys composent, et ce, après avoir eu du mal à faire vivre en tournée leur album *L'expédition*, plus calme et travaillé. «*Parce que les Cowboys, ça a toujours passé par la scène, on s'est fait découvrir là, et c'est aussi beaucoup ça notre force, le côté énergique et débridé.*»

Essayer du nouveau

On ne peut pas dire que le groupe s'est vraiment réinventé musicalement depuis ses débuts, mais les quatre amis ont tranquillement peaufiné leur son, enrichi l'instrumentation, en partie grâce à la violoniste Marie-Annick Lépine. Et pour *Octobre*, les Cowboys ont pour la première fois fait appel à des réalisateurs extérieurs, confiant leurs nouveaux titres au duo Gus van Go et Werner F., qui a travaillé entre autres avec Les Trois Accords, Xavier Caféine et Les Vulgaires Machins.

«*Ça nous tentait d'aller voir ailleurs, de sortir de notre zone de confort, raconte Pauzé. On a fait ça en partie à New York. Mais en tant que tel, sur le plan du travail, c'est des spécialistes des harmonies vocales, et c'est un dossier qui a toujours été une de nos faiblesses, on n'a jamais été des Beau Dommage, et on a travaillé beaucoup là-dessus avec eux.*»

Les deux réalisateurs ont aussi demandé à Lépine de ne pas trop travailler les arrangements, pour laisser un peu de place à la spontanéité. «*C'a permis d'aller un peu ailleurs, de moins remplir les vides, d'épurer certaines chansons.*»

Durer et s'amuser

Les Cowboys Fringants ont déjà quelques dates prévues à l'agenda, mais les musiciens ne commenceront pas la tournée «*sur les chapeaux de roues*», et prendront le mois de novembre pour tout mettre en place, d'autant que le chanteur Karl Tremblay et Lépine viennent d'avoir un deuxième enfant. «*On part avec un ou deux shows par semaine jusqu'au printemps, et après, ça va s'intensifier. Et c'est correct aussi, on est peut-être moins carriéristes qu'à l'époque, on a déjà fait 200 spectacles par année, mais c'est un peu intense, et on n'est plus dans ce mood-là.*»

Patience et longueur de temps, donc. Et Pauzé, qui a conscience que son groupe est privilégié de pouvoir vivre de son art, aimerait que l'aventure se poursuive aussi longtemps que possible. «*Si ça pouvait durer encore trente ans, j'aurais pas de mal avec ça. Je suis allé voir Plume cet été; le bonhomme a 70 ans et il est encore toujours d'actualité, il est encore cool sur scène. Et moi, je trouve ça toujours aussi cool de faire ce métier-là, de prendre une bière avec mes chums et de rire dans les loges!*»

Le Devoir

OCTOBRE

Les Cowboys Fringants  
La Tribu  
En magasin depuis le 23 octobre

MONTRÉAL 1920

# Salle Bourgie

15/16

La Fondation Arte Musica présente

Concerts présentés en lien avec l'exposition du Musée des beaux-arts de Montréal

**MATHIEU, PÈRE ET FILS**  
Vendredi 30 octobre • 18 h 30

**TRIO HOCHELAGA**  
Avec le pianiste Charles Richard-Hamelin finaliste au Concours Chopin

Rodolphe MATHIEU Trio  
André MATHIEU Trio pour violon, violoncelle et piano  
Auguste DESCARRIES Quatuor avec piano

**KALÉIDOSCOPE**  
Mardi 3 novembre • 19 h 30

**ORCHESTRE DE CHAMBRE MCGILL**  
Boris Brot, chef  
Jonathan Crow, violon

Œuvres de C. CHAMPAGNE, A. DESCARRIES, R. MATHIEU, L.-P. MORIN, RAVEL et autres.

Présenté en collaboration avec l'Orchestre de chambre McGill

**MUSIQUE DE SALON ET FANTAISIE**  
Jeudi 12 novembre • 19 h 30

Andréanne Brisson Paquin, soprano  
Vincent Ranallo, baryton  
Brigitte Poulin, piano

De la musique de salon au goût des années 1920, ce concert lève le voile sur des musiques rares.

**MUSIQUES TRANSATLANTIQUES**  
Vendredi 15 janvier • 18 h 30

Musiciens de l'OSM

Ruth CRAWFORD Quatuor à cordes, «1931»  
Rodolphe MATHIEU Quatuor à cordes n°1, «Plaisir»  
Ernest MACMILLAN Quatuor à cordes  
RAVEL Introduction et Allegro pour harpe, flûte, clarinette et quatuor à cordes

**MONTRÉAL JAZZ 1920**  
Jeudi 28 janvier • 18 h

**STREETNIX**  
Invité: Luc Bouchard, banjo

L'histoire du jazz à Montréal commence dès les années 1920. Venez découvrir les bases de la scène du jazz montréalaise d'aujourd'hui.

Wm. Notman & Son, L'Orchestre de jazz de M. Kirsh, «The Melody Boys», Montréal, 1921.

Billets et programmation complète  
[SALLEBOURGIE.CA](http://SALLEBOURGIE.CA) • 514-285-2000

M

FONDATION ARTE MUSICA

Présenté par

TD

35<sup>e</sup> ORCHESTRE METROPOLITAIN  
YANNICK NÉZET-SÉGUIN

Desjardins PARTENAIRE PRINCIPAL

## En souvenir : 70 ans plus tard

Copland  
Haydn  
Górecki

Billets à partir de 29\$

**Cristian Măcelaru**  
Chef

**Marianne Fiset**  
Soprano

6 novembre

Maison symphonique de Montréal  
19 h 30

[orchestremetropolitain.com](http://orchestremetropolitain.com)

PROCHAIN CONCERT JAN ET YANNICK 20 DÉCEMBRE, 15 H

M

FONDATION ARTE MUSICA

Présenté par

TD

60 ans

Un rendez-vous avec James Hyndman et Stéphane Lépine pour tous les passionnés de littérature épistolaire.

LONGS COURRIERS

Inconnu à cette adresse  
de Kressmann Taylor  
Lundi 26 octobre - 19h30

Grands partenaires  
Bell Q Hydra Québec

THÉÂTRE DE QUAT'SOUS 100, AVENUE DES PINS EST, MONTRÉAL BILLETTERIE 514 845-7277 QUATSOUS.COM

## CULTURE › MUSIQUE

András Schiff,  
le sage écorchéLe pianiste hongrois est en visite  
à Montréal mercredi

CHRISTOPHE HUSS

Le pianiste hongrois András Schiff, 61 ans, a pris en quelque sorte la place d'Alfred Brendel, celle d'autorité intellectuelle et morale en matière de musique des grands classiques viennois. Il vient à Montréal mercredi, avec un programme de rêve réunissant Mozart, Haydn, Beethoven et Schubert.

Le concert, présenté conjointement par l'OSM et Pro Musica, juxtapose les *Sonates en si bémol majeur de Mozart (K. 570)* et de Beethoven (*Opus 110*), la *Sonate Hob XVI: 51* de Haydn et la vertigineuse *Sonate en la mineur D. 959* de Schubert.

Ce menu princier est proposé dans une tournée mondiale, autour du concept de « dernières sonates » chez les grands compositeurs. Tant chez Beethoven que chez Schubert existe le concept des « trois dernières sonates », et c'est donc fort logiquement qu'András Schiff propose trois programmes, qu'il élargit à Mozart et Haydn. Nombre de métropoles achètent le package de trois concerts. Montréal entendra le « Programme 2 ». C'est peut-être un début et c'est, en tout cas, mieux que rien.

## Une autorité

Le talent d'András Schiff est protéiforme. À la tête d'une discographie imposante comprenant toutes les sonates de Schubert, tous les concertos et sonates de Mozart et de Beethoven et les grandes œuvres pour clavier de Bach (chez Decca et ECM), il donne également des récitals-conférences lors desquels il explique les œuvres.

Ses talents de pédagogue et d'éclaircisseur de la musique sont exceptionnels, comme en témoignent les classes de maître que l'on peut visionner sur Internet.

András Schiff travaille également avec l'éditeur Henle à certaines éditions critiques, notamment des concertos pour piano de Mozart. « Un cliché veut que Mozart ne fit pas d'erreurs, mais il était tout de même un humain et finissait souvent les concertos à la hâte, ne laissant parfois que des esquisses de la partie solo, puisqu'il en était lui-même le soliste », dit András Schiff au *Devoir*. Le pianiste hongrois

travaille principalement à une réduction pour deux pianos des concertos, à destination des étudiants. « Les éditions que je connais sont souvent étranges, car la partie orchestrale est très tortueuse et difficile à jouer. J'ai aussi proposé des doigtés et écrit des cadences lorsque Mozart ne l'avait pas fait lui-même. »

Chercheur dans l'âme, Schiff s'est beaucoup penché sur Beethoven. Il a enregistré (pour ECM) une intégrale des sonates en concert. Un risque, « car Beethoven est un compositeur à risques », que Schiff n'a jamais regretté. La plus inconnue des sonates de Beethoven est, à son avis, la plus connue: la *Sonate n° 14*, « Au clair de lune ». Tout d'abord « parce que Beethoven ne l'a jamais appelée ainsi et que ce titre induit une aura sentimentale et kitsch ». Aux yeux de Schiff, le 1<sup>er</sup> mouvement est mal interprété par la majorité des pianistes, qui ne respectent pas les indications de Beethoven en ce qui concerne la pédale, en usage du début à la fin du mouvement. « C'était plus facile sur les instruments du temps de Beethoven que sur un piano moderne », concède-t-il.

À ce propos, András Schiff serait assez tenté de nous donner des interprétations de Beethoven au *pianoforte*. Il l'a fait dans les *Variations Diabelli*, enregistrées sur deux pianos différents, dont un d'époque. « Mes vues sur les instruments anciens ont radicalement changé. Jeune, je n'y comprenais rien. Maintenant, j'ai la possibilité de jouer des originaux en excellent état. J'en ai même acheté un qui convient parfaitement à Schubert et à certaines sonates de Beethoven. » Ces vieux pianos possèdent un modérateur, qui « permet de faire un fantastique triple piano, une couleur qui n'existe pas sur piano moderne ». Il permet aussi de « relâcher la pédale de manière à ce que le marteau touche successivement une, deux, puis trois cordes », avec un effet saisissant.

## Mal à sa patrie

András Schiff ne cache cependant pas la blessure qui l'habite. Il ne se reconnaît plus dans la Hongrie d'aujourd'hui, avec son régime politique droitier. Il n'y donne plus de concerts. Plus encore, il n'y va



DIETER MAYR

András Schiff, dont le talent est protéiforme, est à la tête d'une discographie imposante.

plus du tout. « J'y retournerais tant que ma mère vivait, mais elle est décédée il y a 5 ans et ma dernière présence en Hongrie date de ses funérailles. »

Certes, il y a « la politique et les politiciens », mais András Schiff a surtout mal à sa patrie: « Le peuple n'est pas sans torts. Ces politiciens ont été élus deux fois et avec une grande majorité. Qui plus est, la 2<sup>e</sup> force du pays est un parti que je qualifierais d'extrême, de fasciste et dégoûtant. Ce n'est qu'en troisième qu'il y a un parti de centre gauche... et il recueille peu de suffrages. Je ne vois pas de changements dans un proche avenir et si cela change, l'option de rechange, ce sont les fascistes, qui siègent déjà à Bruxelles au Parlement européen. Vous ne pouvez pas imaginer ces gens et leurs paroles... »

András Schiff n'est donc pas étonné par les murs de barbelés opposés aux migrants. Ils « témoignent d'une paranoïa ». Cela dit, « la crise des migrants

peut détruire l'Europe », dit-il, tout en reconnaissant ne pas vouloir être « trop pessimiste ». Après tout, l'esprit critique et le scepticisme — en musique

comme en politique — permettent de ne jamais tenir les choses pour acquises.

Le Devoir

**ANDRÁS SCHIFF**  
Mozart, Beethoven, Haydn et Schubert. Mercredi 28 octobre à 20 h. Maison symphonique de Montréal. 514 842-9951

FESTIVAL-CONTE.QC.CA

13<sup>e</sup> Festival interculturel  
du CONTE du Québec

DU 16 AU 25 OCTOBRE 2015

Spectacle de clôture  
**LE MARATHON DU CONTE**  
10 heures de contes, 10 thématiques et 40 conteurs  
DIMANCHE 25 OCTOBRE DE MIDI À 22H / ENTRÉE LIBRE

12h Créations québécoises 1  
13h Créations québécoises 2  
14h Nouveaux visages du conte  
15h Contes du village  
16h Ti-Jean et compagnie  
17h Fées, sorcières et génies  
18h Contes du monde  
19h Contes et chants autochtones  
20h Contes contemporains  
21h Sous l'arbre à palabres

Direction artistique et coordination:  
Nadine Walsh et Stéphanie Bénéteau

MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC  
2550, RUE ONTARIO EST (M) FRONTENAC

Québec Conseil des arts du Canada Canada Council for the Arts COUNCIL OF THE ARTS OF MONTRÉAL Montréal Canada LE DEVOIR

PAR LA COMPAGNIE L'ENTREPRISE

**CARNAGES**

UN SURPRISANT PORTRAIT DE L'HUMAIN

« DU BECKETT SOUS NEZ ROUGE » — TÉLÉRAMA, FRANCE

3 AU 8 NOVEMBRE

JARRY D'IBERVILLE TONU.CA

Québec Montréal Canada PRESSE To Hu

# CULTURE DE VISU

## Montréal et la modernité

### Une exposition nous fait découvrir le Groupe de Beaver Hall

NICOLAS MAVRIKAKIS

Non, au Québec, la modernité en arts n'a pas débuté dans les années 1940, avec Borduas et les Automatistes. Elle n'a pas non plus vraiment commencé dans cette décennie avec le retour de Pellain de Paris (en 1940) ou lors de la querelle de ce peintre (en 1945) avec le très rétrograde directeur de l'École des beaux-arts de Montréal, Charles Maillard, à propos des nus poilus qu'avaient réalisés des étudiants... Il y eut une autre modernité — peut-être moins clairement radicale —, qui, dans l'entre-deux-guerres, s'était déjà développée. Il y eut en particulier le Groupe de Beaver Hall, fondé au printemps 1920, à Montréal sur la rue du même nom, qui rassemblait au moins vingt artistes, dont Edwin Holgate, Lilius Torrance Newton et Adrien Hébert, groupe dont les membres avaient pour la plupart étudié les arts avec William Brymner.

#### Une relecture attendue

Cette exposition, montée par les historiens de l'art Jacques Des Rochers et Brian Foss, permet de découvrir ce Groupe de Beaver Hall, mouvement qui est finalement totalement méconnu. Cela faisait longtemps qu'une exposition d'envergure devait en traiter l'histoire et en retracer les créations. Elle est enfin réalisée et elle est passionnante. Elle a permis d'effectuer une plus que nécessaire relecture détaillée de ce mouvement et des artistes qui en sont issus...

Car, malgré le sentiment de plusieurs historiens de l'art, le Groupe de Beaver Hall ne fut pas composé que de femmes. Il ne fut donc pas le pendant québécois du torontois Groupe des Sept, qui, à la même époque, n'était composé que d'hommes. Le Groupe de Beaver Hall était composé à parité par des artistes des deux sexes. C'est en 1966 qu'une exposition itinérante du Musée des beaux-arts d'Ottawa faussa la donne en présentant uniquement le travail de dix créatrices issues de ce mouvement et en offrant une lecture plus féministe. Comme l'écrit Des Rochers, cette mixité était une première dans les associations d'artistes au Canada. Un des longs et très intéressants textes explicatifs de l'expo nous précise comment les femmes



SEAN WEAVER

Cette œuvre de Prudence Heward, *Immigrantes* (1928), n'a pas été exposée depuis 1948.

étaient même « exclues aussi bien de l'Arts Club que du Pen and Pencil Club, deux des plus importantes associations montréalaises »!

Cette exposition permet aussi de redécouvrir le travail de plusieurs artistes malheureusement

pas assez célébrées. Vous remarquerez entre autres le travail d'Anne Savage (1896-1971) ou de Lilius Torrance Newton (1896-1980), dont le *Nu dans l'atelier* de 1930, exhibant des sandales vertes à talons hauts et un mont de Vénus pileux,

choqua la critique qui y vit un déshabillé offensant. L'œuvre fut même retirée de la première expo du Canadian Group of Painters en 1933... Vous verrez aussi l'œuvre de Prudence Heward (1896-1947), qui, même s'il n'est guère sûr qu'elle ait exposé avec le Groupe de Beaver Hall, a certainement joué un rôle dans ce mouvement, en ayant au moins été l'amie de plusieurs artistes du groupe, dont certaines qu'elle a dépeintes: Torrance, Mabel Lockerby... Dans cette expo, Heward apparaît comme une des figures majeures de l'art de cette époque. Pourtant, depuis près de 30 ans, elle n'a pas eu droit à une grande rétrospective. On notera en particulier ses *Immigrantes* (1928), une œuvre qui n'a pas été exposée depuis 1948! Son tableau *La baigneuse* (1930) est une œuvre majeure, la représentation d'un corps de femme avec les jambes écartées qui défie les normes esthétiques de l'époque et qui fait penser au travail que Lucian Freud exécutera plus tard.

#### Art et identité

Cette exposition permettra aussi de confirmer certaines idées. Plusieurs auteurs tels les historiens de l'art François-Marc Gagnon, Esther Trépanier et Louise Vigneault avaient déjà souligné comment la représentation du paysage au Québec différait de celle du Groupe des Sept. Au Québec, le genre du paysage était traditionnellement peuplé, habité, culturellement investi, signalant l'importance d'une communauté ancrée dans son passé, alors que le paysage pour le Groupe de Sept signalait plus un désir d'imaginer une nature sauvage à explorer, symbole d'un Nord canadien à conquérir... Cette exposition permettra de constater la véracité d'une telle proposition.

En tant que critique et historien de l'art, j'ai souvent dénoncé que nous ne connaissons pas assez notre culture. Voici une importante expo qui travaille à combler cette lacune.

Collaborateur  
Le Devoir

**UNE MODERNITÉ DES ANNÉES 1920**  
Montréal, le Groupe de Beaver Hall  
Au Musée des beaux-arts jusqu'au 31 janvier

### FERMETURE D'UNE GALERIE DU BELGO

## Nouveaux horizons pour Les Territoires

JÉRÔME DELGADO

Fin de cycle, samedi, au Belgo: la galerie Les Territoires ferme ses portes. Après sept ans d'activités, l'exposition en cours sera la dernière dans cet espace si singulier. La dernière, mais pas l'ultime. L'entité fondée et gérée par des artistes se donne quelques mois de réflexion pour mieux rebondir, ailleurs, autrement.

Se rendre aux Territoires, galerie située à l'une des extrémités du 5<sup>e</sup> étage du Belgo, équivalait à s'aventurer un peu plus dans l'inconnu. C'est qu'elle avait une mission honorable: diffuser les artistes dits émergents, soit ceux dont la pratique ne dépassait pas les cinq ans d'expérience. Il était plutôt commun de tomber, là, sur des nouveaux noms.

« Avec le sous-financement continu, nous étions toujours dans une dynamique de chercher plus d'argent. La précarité, c'était une constante, confie Josée Pedneault, photographe et cofondatrice des Territoires. On s'est dit qu'avoir une galerie n'était peut-être pas le meilleur moyen de mener notre mission, celle

d'aider les artistes émergents. »

Le centre Les Territoires est l'héritier de la défunte galerie privée Thérèse Dion art contemporain. À la mort de la galeriste, fin 2007, plusieurs de ses artistes, dont Josée Pedneault, Chih-Chien Wang et Jessica Auer, décident de lui rendre hommage en prenant sa relève — et l'espace qu'elle occupait au Belgo. La mission de défendre les gens en début de carrière était une préoccupation chez Thérèse Dion et c'est tout naturellement cette orientation que poursuit alors le nouveau groupe.

« Les artistes émergents sont les enfants pauvres de la culture, estime Josée Pedneault. Leur niche n'est pas la mieux financée. Notre motivation était là, notre identité. Les Territoires est le seul centre dédié aux jeunes artistes. Changer la mission était hors de question. »

Malgré sa pertinence, le centre a constamment souffert de sa jeunesse. Celle qui assure la présidence de son conseil d'administration a constaté que les organismes plus vieux sont favorisés par les programmes d'aide publique. La demande croît, les fonds



LES TERRITOIRES

Œuvre de Zoe Koke

non, et les nouveaux venus arrivent en queue de peloton.

#### Sortir de la précarité

Sous-financé, appuyé au fonctionnement seulement par le Conseil des arts de Montréal, à hauteur de 12 000\$ par année, le projet des Territoires n'a pas entraîné ses administrateurs dans l'endettement.

Josée Pedneault se fait rassurante: « On aurait pu continuer comme ça, mais toutes nos réunions tournaient autour de la recherche d'argent. On a voulu sortir de la précarité. »

Avec un loyer annuel oscillant autour des 20 000\$, quitter le Belgo apparaît dès lors comme un soulagement plutôt que comme une triste décision.

Lancé dans une redéfinition de sa structure, l'organisme ne cherche pas à bannir la diffusion pour toujours. Il est possible, voire souhaitable, de développer du travail en collaboration, d'imaginer des interventions dans l'espace public. Pour Josée Pedneault, cependant, soutenir la relève artistique peut prendre d'autres avenues que celle de la mise en place d'expositions.

« Au début, on a voulu combler le manque d'espaces de diffusion pour les jeunes artistes. C'était une réalité à laquelle nous-mêmes avons fait face. Mais les besoins changent. Les courtes résidences de création sont peut-être plus marquantes aujourd'hui qu'une expo. L'idée de communauté est importante, l'idée de créer des liens entre les artistes, entre les générations », dit la professeure de l'Université Concordia, heureuse du programme de mentorat MAPPE, expérimenté depuis deux ans par Les Territoires. La dernière exposition, *Forced Air: les ventilateurs*, découle de ces exercices où un artiste établi prenait sous son aile trois artistes débutants.

Le centre n'est pas le premier à mettre en question son existence comme galerie. Dare-Dare pilote une roulotte depuis plus de dix ans et, plus récemment, le centre Verticale, à Laval, s'est mis à exploiter des lieux en marge des circuits habituels. Les modèles sont innombrables, selon Josée Pedneault. Elle qui a bénéficié de multiples résidences à l'étranger se souvient notamment du travail en itinérance proposé par un centre de Porto Rico. C'est après étude de toutes ces réalités que réapparaîtront un jour, quelque part, Les Territoires.

En attendant, ce sera le vide. Un vide réel: cet espace au bout du 5<sup>e</sup> étage du Belgo sera abandonné dans les prochains jours.

Collaborateur  
Le Devoir

**FORCED AIR: LES VENTILATEURS**  
Les Territoires  
372, rue Sainte-Catherine  
Ouest, bureau 527,  
jusqu'au 24 octobre.

### 38<sup>e</sup> Anniversaire

INVITATION À TOUS  
VERNISSAGE LE 18 OCTOBRE  
DE 13H À 17H

PLUS DE 60 ARTISTES  
INCLUANT:

J.P. Jérôme, S. Côté, M.A. Fortin, R. Richard,  
J.C. Franchère, C. Gagnon, A. Colville,  
C. Huot, J.P. Lemieux, Tex Lecor, B. Côté,  
S. Cosgrove, G. Jost, J. Guinta, D. Jacques,  
M. Tanobé, etc.

L'exposition durera jusqu'au 1<sup>er</sup> novembre



Galerie Archambault

1303 Notre-Dame, Lavaltrie (450) 586-2202  
www.galeriearchambault.com

## Exposition bénéfique



Sayeh Sarfaraz, *Génération sacrifiée*, 2014

CIRCA  
ART ACTUEL

Catalogue en ligne [www.circa-art.com](http://www.circa-art.com)

Edmund ALLEYN • Carole BAILLARGEON  
Marie-Claude BOUTHILLIER • Claire BRUNET • Véronique CHAGNON-CÔTE  
Pierre DURETTE • Pierre BOURGAILLON  
Laurent LAMARCHE • Mathieu LATULIPPE  
Lucie MEUNIER • Lisette LEMIEUX  
Luce MEUNIER • Karine PAYETTE  
Elisabeth PICARD • Sayeh SARFARAZ  
Kim WALDRON et plusieurs autres

Jusqu'au 24 octobre 2015

444 - 372, Ste-Catherine O., Mtl 514 393-8248

## CULTURE › DANSE



PHOTOS SHARP

Aakash Odedra donnera à voir *Constellation*, un solo écrit par Sidi Larbi Cherkaoui

## Soufi, mon amour

Entre kathak et danse contemporaine, le chorégraphe anglo-indien Aakash Odedra se dévoile en 4 solos

Protégé des chorégraphes Akram Khan et Sidi Larbi Cherkaoui, Aakash Odedra livre quatre solos : deux contemporains créés sur mesure par ses deux mentors et deux de sa signature enracinée dans le kathak, « la danse qui l'a choisi ». Entretien avec un artiste accompli, surprenant par son humilité et sa sagesse.

NAYLA NAOUFAL

Dès l'enfance, Aakash Odedra a étudié le bharata natyam du sud de l'Inde et le kathak du nord du pays, aussi bien en Angleterre, où il est né que sur la terre de ses ancêtres. Depuis quelques années, il se consacre au kathak, cette danse aux tours enivrants, aux arrêts secs et aux poses de statue.

## Heureuses rencontres

Sa rencontre avec le chorégraphe anglo-bangladaï Akram Khan, autre adepte du kathak, a marqué un tournant décisif dans son parcours : « Lorsque l'on rencontre quelqu'un qui comprend vraiment d'où on vient et combien on a bataillé pour en arriver là, ça aide énormément, se souvient Aakash Odedra, rencontré en entrevue. C'est grâce à lui que ma carrière de danseur a décollé. »

C'est ainsi qu'Akram Khan a expressément créé pour le jeune interprète *In the Shadow of Man*, qui fait partie des quatre propositions qu'il dansera au MAI : « Ce solo porte sur la lutte entre la dimension primitive de l'humain et sa facette civilisée, explique Aakash Odedra. Mon personnage voudrait s'arracher de son corps, il souffre. » Pour exprimer ces sentiments de douleur et de combat interne, le danseur se contorsionne en des formes animales, mises en valeur par les éclairages de Michael Hulls au son de la musique classique composée par l'altiste Jocelyn Pook.

Empruntant le langage de la danse contemporaine, l'écriture

chorégraphique dans *In the Shadow of Man* délaisse le kathak cher à Odedra et à son mentor : « Cette collaboration avec Akram Khan a été une expérience très exigeante, parce que je n'avais jamais étudié la danse contemporaine, raconte Odedra. Mais il faut passer par des étapes inconfortables pour grandir en tant que personne et se trouver. »

À Montréal, Aakash Odedra donnera également à voir *Constellation*, un solo écrit par Sidi Larbi Cherkaoui, autre rencontre marquante et source d'apprentissages pour le jeune danseur : « Sidi Larbi Cherkaoui est comme un moine zen. Il m'a montré ce que peuvent accomplir la simplicité et l'authenticité. »

*Constellation* est d'ailleurs une pièce minimaliste et contemplative : « L'idée de Sidi Larbi Cherkaoui était de créer une impression de constellation, de flux de lumière, d'énergie et de sons dans l'espace », précise Odedra. Le chorégraphe des magnifiques *Tempus Fugit* et *Sutra* a voulu à lui jouer avec l'intensité de la luminosité et avec la distance au public d'Aakash Odedra, qui incarne un corps astral dans le solo.

Pour générer les motifs de cette constellation, le concepteur d'éclairages Willy Cessa a conçu un ensemble d'ampoules suspendues, comme autant de sphères illuminant discrètement le danseur. La musique signée par la violoniste Olga Wojciechowska contribue à façonner une atmosphère planante, selon les explications d'Odedra.

Le travail d'état est au cœur



du vocabulaire contemporain que s'approprie Aakash Odedra dans *Constellation* : « Le plus difficile avec Sidi Larbi Cherkaoui, c'est que le mouvement n'est pas blanc ou noir, fort ou faible, heureux ou triste, mais toujours au milieu. »

## Spiritualité et sensualité

Le programme 4 solos débute par une pièce de kathak chorégraphiée et interprétée par Aakash Odedra intitulée *Nritta* (« danse pure » en hindi) : « Je tenais à commencer par une création qui reflète mon héritage et ma formation. Ici, le kathak est typique, très rapide et technique. Ce qui est important, c'est l'énergie de la danse. »

Pour *Sufi Kathak*, Odedra s'est inspiré des vers d'un poète indien soufi du XIII<sup>e</sup> siècle : « Ce poème parle de l'amour pour Dieu d'une manière sensuelle, à travers la voix d'une femme amoureuse. Ça m'a beaucoup interpellé, surtout quand on voit combien les religions peuvent être strictes et combien elles provoquent des disputes », poursuit-il, traduisant un extrait du poème écrit en ourdou : « Colore-moi de tes couleurs, mon amour coloré. Emporte ma destinée comblée, je te donne ma jeunesse. »

Alliant spiritualité et sensua-

lité, ce solo prend appui sur un kathak plus lent qu'à l'ordinaire, mais tout aussi sophistiqué rythmiquement, « semblable à un vin mûr, combinant les tours des derviches tournants et le vocabulaire du kathak ».

Aakash Odedra a lui-même créé les costumes, la scénographie et les trames sonores de *Nritta* et de *Sufi Kathak*, qu'il a voulu très simples pour que puisse émerger l'essence du kathak. La musique préenregistrée fait appel au tabla et au sarangi, un instrument de musique indienne classique à cordes frottées et à archet : « La pratique du kathak nécessite des notions de musicalité. Jusqu'à il y a 50 ans, les danseurs de kathak se produisaient à la cour du roi, ils devaient savoir chanter et jouer de la musique », explique Odedra.

Va-t-il chanter en dansant ? Peut-être, répond celui qui parle six langues et pour qui la dyslexie est devenue une bénédiction, le menant vers la danse, « le langage du cœur ».

Collaboratrice  
Le Devoir4 SOLOS  
Aakash Odedra  
Au MAI du 30 au 31 octobre

## CINÉMA

## Le Tarantino des intellos

LA CHAMBRE INTERDITE  
(V.F. DE THE FORBIDDEN ROOM)★★★★<sup>1/2</sup>Film d'essai de Guy Maddin et Evan Johnson. Avec Roy Dupuis, Clara Furey, Louis Negin, Mathieu Amalric.  
Canada, 2015, 130 min.

ANDRÉ LAVOIE

Aux yeux des inconditionnels du cinéaste canadien Guy Maddin (*My Winnipeg*, *The Saddest Music in the World*), il ne viendrait sans doute jamais à l'esprit de comparer son minutieux travail d'archéologue et de brillant illusionniste à celui de Quentin Tarantino. Et pourtant, depuis leurs débuts, tous les deux s'abreuvent du cinéma des premiers temps de leur cinéphilie, ne cessant de le broyer pour le recomposer à leur manière, étonnante et parfois tapageuse.

La méthode Maddin se déploie avec panache dans *La chambre interdite*, une production ambitieuse par sa durée, son opulence, et la liste quasi interminable d'interprètes talentueux, voire célèbres, qui ont accepté de jouer ici les pantomimes. Car il faut bien reconnaître que l'expression « performance d'acteur », lorsque vient le moment de commenter un film de ce réalisateur à la marginalité souriante, relève pratiquement de l'hérésie. Peu importe leur statut, les acteurs sont le plus souvent à la merci de cet esthète reproduisant avec une minutie déconcertante le chaos de l'expressionnisme allemand, la frénésie révolutionnaire d'un Sergueï Eisenstein, et, plus que jamais, les outrances visuelles de la série B hollywoodienne. Les volcans en éruption, et en carton-pâte, de son film nous ramènent d'ailleurs à une enfance bénie, celle du cinéma d'après-midi à la télévision.

## Montage frénétique

Bien malin celui qui pourra saisir le fil narratif de cette mosaïque visuelle profondément marquée par un montage frénétique et hachuré (le plan-séquence, très peu pour lui!), des postures esthétiques que n'aurait pas reniées

Georges Méliès, et une tapisserie musicale laissant rarement place à la contemplation silencieuse. Il est question de la quête désespérée d'un homme des bois (Roy Dupuis) pour retrouver une belle captive du nom de Margot (Clara Furey) reproduisant savamment les moues de sa mère (Carole Laure), quitte à se perdre à la fois en pleine forêt et dans un sous-marin où l'équipage mange goulument des crêpes pour y récupérer quelques bulles d'air afin de survivre (sic). Entre ces péripéties souvent loufoques se superposent de multiples incartades surréalistes où l'on croise l'atypique acteur allemand Udo Kier jouant à l'obsédé sexuel dont on ouvre le cerveau pour atténuer les obsessions.

Absurde, vous avez dit ? *La chambre interdite* collectionne avec boulimie les perles de ce genre, reproduisant avec la même rudesse les atmosphères macabres du cinéma d'horreur à la Roger Corman, celles qui enrobent les médecins héritiers du Dr Frankenstein (Paul Ahmarani reconstituant Caroline Dhavernas après un accident de moto!) ou les psychanalystes capables de tuer une enfance névrotique, libérant ainsi une Karine Vanasse en bourgeoise dans un train « entre Berlin et Bogotà ».

Les familiers de son œuvre foisonnante et reconnaissable dès la première image n'auront aucun véritable choc devant *La chambre interdite*, même si Guy Maddin a bénéficié d'un arsenal plus imposant que dans ses nombreux bricolages précédents. Cette opulence a parfois un coût, sacrifiant quelques segments de manière expéditive (ne clignez pas des yeux pour apercevoir Charlotte Rampling et Geraldine Chaplin...), ou étirant quelques scènes dans un délire baroque qui n'apporte rien de plus à la belle confusion dans laquelle il nous plonge. Encadrant le tout avec une délicieuse leçon sur la manière de prendre un bain, démonstration à l'appui, Maddin prouve à nouveau son irréfutable singularité.

Collaborateur  
Le Devoir

MÉTROPOLE FILMS

Il est question de la quête désespérée d'un homme des bois (Roy Dupuis) pour retrouver une belle captive.

## VIVRE

SUITE DE LA PAGE E 1

dans leur cas, à leur hymne *Full Circle*, devenue leur tremplin et leur prison. D'autant, lit-on entre les lignes, qu'elle est loin d'être leur pièce préférée.

« On a fait tous les sacrifices dont on te parlait, souvent difficiles, et on se rend compte que ça ne vaut pas la peine de sacrifier nos intentions pour quelque raison que ce soit, raconte Devon. Si on a une chanson qui réussit à jouer à la radio, mais qu'on l'aime pas, on va devoir la jouer pour toujours, et on va haïr ce qu'on fait. Je parlais à l'imprésario de Radiohead, à Mexico, à propos de cette chanson qu'on avait [Full Circle]. Et il me disait : « Ne construisez pas une carrière que vous ne voulez pas autour d'une chanson que vous haïssez. » Et j'ai dit : « Well, alright! »

Connor admet que ce qui a été la racine de *Full Circle* était « un peu croche », et pas issu de la même « place » que les autres

chansons, soit davantage dans un objectif commercial qu'artistique. « Et on a réalisé qu'on pouvait faire des sacrifices personnels, qu'on pouvait voyager à nous rendre malades, mais qu'on ne pouvait pas faire de compromis sur la musique. Parce que c'est la fondation de ce que nous faisons, et que si on fait ça, tout va s'effondrer rapidement. »

Ce qui explique certainement le foisonnement et l'absence de tube radio évident sur *Sun Leads Me On*, qui se prend d'un bloc, comme un voyage musical. L'album commence même avec une introduction de... flûte traversière! Connor et Devon rigolent juste à y penser. « Tsé, ça fait longtemps qu'on n'a pas sorti de musique, et on a pensé que les gens allaient se demander on était rendus où, et se dire qu'on était un groupe sérieux. Alors on a décidé de commencer le disque par une poignée de main heureuse. Bienvenue sur le deuxième disque! » On ne saurait mieux dire.

Le Devoir

Why Not Productions présente

QUINZAINE DES RÉALISATEURS CANNES 2015

★★★★★

« Une jouissive odyssée cinématographique. »  
Le Devoir

★★★★★ Les Inrocks

★★★★★ Libération

★★★★★ Postif

« Brillamment construit, comme un puzzle mémoriel et sentimental. »  
Le Dauphiné Libéré

QUENTIN DOLMAIRE LOU ROY-LECOLLINET MATHIEU AMALRIC

Trois souvenirs de ma jeunesse

UN FILM DE ARNAUD DESPLECHIN

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

EXCÉNTRIS 514 847-2206 | CINÉMA BEAUBIEN 2396, Beaubien E. 514-721-8060 | LE TIPS ROUGE

SÉLECTION OFFICIELLE FESTIVAL DU FILM DE SUNDANCE 2015

SÉLECTION OFFICIELLE FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE TORONTO 2015

SÉLECTION OFFICIELLE FESTIVAL DU FILM DE NEW YORK 2015

« UN FESTIN POUR CINÉPHILES COMPLÈTEMENT DÉMENT »

THE HOLLYWOOD REPORTER

THE FORBIDDEN ROOM

un film de GUY MADDIN et EVAN JOHNSON

ROY DUPUIS - CHARLOTTE RAMPLING - MATHIEU AMALRIC - AMIRA CASAR - LOUIS NEGIN  
CLARA FUREY - GERALDINE CHAPLIN - ARIANE LABED - UDO KIER

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

metropolefilms.com

## La femme balafnée

\*\*\*

ANNA

Réalisation et scénario: Charles-Olivier Michaud. Avec Anna Mouglalis, Pascale Bussières, Pierre-Yves Cardinal, Xiao Sun. Image: Jean-François Lord. Musique: Michel Corriveau. Montage: Glenn Berman, Charles-Olivier Michaud. Canada, 109 min.

ODILE TREMBLAY

Depuis 2011 avec l'excellent *Snow & Ashes*, on suit Charles-Olivier Michaud dans un périple entre l'ici et l'ailleurs, poursuivi dans *Exil*. Suivant la quête de personnages sur une planète de conflits, en mutation existentielle, le cinéaste polyglotte n'est pas prisonnier de son pré carré et inscrit le Québec dans la mosaïque d'un globe agité et sanglant, qu'il a lui-même arpenté.

Ses héros ne sont pas passifs non plus, mais impliqués de plein fouet dans les pires tourments internationales. Ainsi la photoreporter incarnée par la Française Anna Mouglalis dans *Anna*, le plus frontal des films de Charles-Olivier Michaud, met son nez dans le trafic humain d'Asie du Sud-Est et le paie de sa personne. Enlevée, violée, torturée, puis relâchée avec un corps déchiré, un visage balafné, une rage à vider, l'héroïne, d'abord sur le terrain, puis à travers la convalescence d'un quotidien meurtri, se fait l'enquêteuse de son traumatisme. Des photos de ses tourments deviennent des palimpsestes à décrypter. De *Blow Up* à *The Deer Hunter*, *Anna* arbore ses références cinématographiques. On évoque aussi le plus récent film, *Elles*, de Malgorzata Szumowska (2012), dans lequel une autre vedette, Juliette Binoche, incarnait une journaliste poussée hors de ses gonds par une enquête sur la prostitution étudiante.

Bien réalisé, avec une caméra nerveuse à l'épaule parfois trouble, un bruitage, une musique, un rythme hachuré et un réalisme d'une crudité qui souffle, *Anna* démarre sur les chapeaux de roues en laissant filtrer le pire dans un climat de pure tension, mais l'histoire a ensuite du mal à s'emboîter autour d'une violence devenue très explicite.

La belle Anna Mouglalis (*Coco Chanel et Igor Stravinsky*), démaquillée, la sophistication en berne, brûle d'un feu noir dans ce contre-emploi, bientôt défigurée, non sans voyeurisme, par le cinéaste. L'actrice française porte ce profil de courage, de rupture et de volonté avec un tonus qui l'entraîne hors de ses zones de confort. Le sujet du trafic sexuel, souvent traité à l'écran, est du moins perçu ici en grande partie de l'intérieur par son personnage, dans sa chair et son âme.

Plusieurs scènes avec des jeunes esclaves sexuelles asiatiques violentées se voient livrées avec une charge de colère et de sang, auxquelles la structure scénaristique aux développements secondaires laissés en plan n'offre pas une mécanique assez forte pour les encaisser.

Malgré des moments puissants au démarrage, il manque une substance à *Anna*, et certains personnages, nimbés de flou, comme cet homme entre deux gouffres, incarné par Pierre-Yves Cardinal, ou cette collègue compatissante, jouée par une Pascale Bussières sous-utilisée, auraient gagné à mieux prendre vie.

Le dénouement vengeur choque, plaqué là sans point de vue. L'horreur se mord la queue.

Le Devoir



FILMS SÉVILLE

Anna Mouglalis, la sophistication en berne, brûle d'un feu noir dans ce contre-emploi.



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Après avoir été fort remarqué comme documentariste, Philippe Lesage se lance dans la fiction.

## La caméra intime de Philippe Lesage

ODILE TREMBLAY

En fin de semaine dernière, *Les démons*, premier long métrage de fiction de Philippe Lesage, remportait le prix de la Critique québécoise au Festival du nouveau cinéma. Une tape dans le dos pour un cinéaste qui fait rimer septième art avec quête formelle, patience et profondeur: «Je m'ennuie comme spectateur, avoué-t-il. J'entends pourtant des gens dire qu'ils aiment les formules prévisibles. Moi, j'ai envie de sortir des conventions, quitte à bousculer le spectateur dans ses habitudes. Le cinéma devrait réinventer le langage, apporter un point de vue singulier.»

Il y a une vie avant la fiction. Philippe Lesage, comme documentariste, a fait sa marque. Surtout avec *Ce cœur qui bat*, documentaire tourné dans un hôpital, où le lien entre les patients et ceux qui soignent prenait une acuité poignante. Il fut lauréat d'un Jutra, primé deux fois aux Rencontres internationales du documentaire. La Cinémathèque consacra à Lesage une rétrospective de ses documentaires en 2011.

Il a étudié le cinéma au Danemark, puis enseigné là-bas. «C'était l'époque du *Dogma*. J'adorais alors le cinéma de Lars von Trier.» Il est sorti de là bergmanien, épris du cinéma de Tarkovski. «Mais le film qui m'avait donné envie de faire du cinéma, c'est E.T.»

*Les démons*, son saut en fiction, était en compétition au Festival de San Sebastian et se promène partout sur la route internationale des rendez-vous de films. Le voici dans nos salles dès vendredi.

On y rencontre le petit Félix (Édouard Tremblay-Grenier), garçon introverti en traversée d'épreuves: ses parents se crient par la tête. Vont-ils se séparer? Des enfants se font enlever dans les parages. Il a caressé un autre garçon. Et s'il avait contracté le sida? Des élèves l'intimident. Tout cela à travers des moments heureux, tendres ou anxieux. Du documentaire, s'y préserve un souci de vérité.

«Je voulais tourner ce film lentement, dit-il, sans le poids lourd de la technique, avec des acteurs qui sentent la liberté, souvent en éclairage naturel. Un petit budget comme le nôtre se traduit en général par 20 jours de tournage. J'en ai eu 35, faisant de nombreuses prises, laissant place à l'improvisation.»

Les affres de l'enfance

À travers ses documentaires, il avait abordé des univers loin de son monde: les hôpitaux, la Chine, la banlieue française, des filles de Saint-Jean-sur-Richelieu. «Pour une fois, je fais quelque chose qui me ressemble. La fiction m'y entraîne. La vraie vie est extraordinaire et constitue une source d'inspiration sans fin. Les démons est en grande partie autobiographique et aborde les affres de l'enfance, qui n'est pas le paradis réinventé par les adultes, mais une période de détresse et de doute. Le film est aussi une catharsis, la réconciliation avec ce garçon que je fus. Au cours des années 80, il y eut une vague d'enlèvements d'enfants. On commençait à parler des pédophiles. Ça

participait au climat de paranoïa. J'avais peur de voir un enfant enlevé apparaître au pied de mon lit. Depuis ce temps, on surprotège les enfants. Ils ne vont plus jouer dehors. L'enfance est une période de silence, mais il existe peu de films sur la vie intérieure du premier âge. Je voulais qu'on puisse pénétrer l'esprit et l'âme d'un enfant.»

L'entrée en matière du film est très lente. «Ça réclame une patience d'écoute, convient-il, mais en même temps, le film est construit de façon à ce que le spectateur soit récompensé pour son attente. Il est forcé à demeurer attentif aux petites choses.»

La plupart des acteurs sont des non-professionnels, avec des parents incarnés quand même par Laurent Lucas et Pascale Bussières. «On a rencontré 800 enfants pour trouver nos jeunes interprètes. Mais même les acteurs

professionnels adultes ont passé des auditions. Je ne voulais surtout pas me tromper.»

Philippe Lesage aime mélanger les genres et surprendre son monde. «Je donne durant vingt minutes du film la place à un personnage secondaire, le maître nageur, qui prend le récit en otage et nous fait basculer dans l'horreur. Il n'est pas stéréotypé. On le voit victime de ses démons, de ses pulsions. Je trouvais intéressant aussi que la violence, l'horreur soient toujours hors champ.»

Le cinéaste, qui poursuit sa veine autobiographique, a déposé devant les institutions un projet sur des amours adolescentes, avec structure déconstruite. «Je me suis penché aussi sur la violence faite aux femmes, cette menace d'agression qui plane sur elles, toujours.»

Le Devoir

★★★★★

« Tirée d'un roman de Tatiana de Rosnay (auteur de *Elle s'appelait Sarah*), cette histoire de famille aux airs de polar nous frappe en pleine face. » *Femme Actuelle*

LAURENT LAFITTE  
DE LA COMÉDIE FRANÇAISE

MÉLANIE LAURENT

AUDREY DANA

TOUTES LES FAMILLES ONT UN SECRET

**BOOMERANG**

UN FILM DE FRANÇOIS FAVRAT

D'APRÈS LE BEST-SELLER DE TATIANA DE ROSNAY

AVEC WLADIMIR YORDANOFF (TRA PATRONAGE) ET BULLE OGIER

PRÉSENTÉ PAR LES FILMS DU KIOSQUE

PRÉSENTÉ PAR LES FILMS DU KIOSQUE

VERSION FRANÇAISE

CINÉPLEX DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN

CINÉMA Beaubien 2308, Beaubien E. 721-4090

CINÉPLEX DIVERTISSEMENT BOUCHERVILLE

MÉGA-PLEX\* QUÉZOU PONT-VIAU 16

VERSION FRANÇAISE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS

STE-ADÈLE

DRUMMONDVILLE

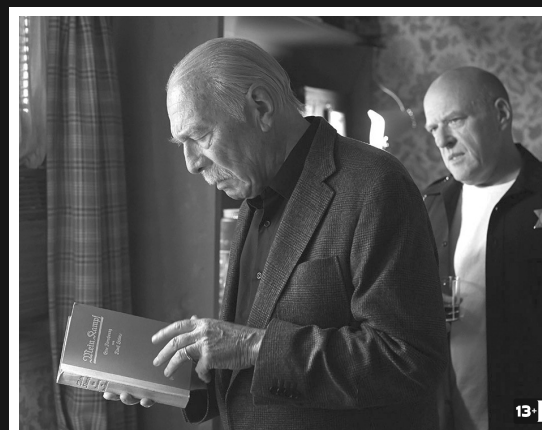
LE CLAP

LE TAPIS ROUGÉ

LE FORUM 22

www.azfilms.ca

## EXCENTRIS



SOUVIENS-TOI (REMEMBER)  
(V.O. STF.) - ATOM EGOYAN - 95 MIN.

BILLETTERIE • 514 847-2206  
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

ET AUSSI À L'AFFICHE :

**ANNA**  
- CHARLES-OLIVIER MICHAUD 13+

**CHIENNE DE VIE**  
(V.O. STF.) - HÉLÈNE CHOQUETTE G+

**TROIS SOUVENIRS DE MA JEUNESSE**  
- ARNAUD DESPLECHIN EN ATTENTE DE VISA

**VILLE-MARIE**  
- GUY ÉDOIN 13+

**SICARIO**  
(V.O. STF.) - DENIS VILLENEUVE 13+

**GUIBORD S'EN VA-T-EN GUERRE**  
- PHILIPPE FALARDEAU G+

CINÉCLUB 65 ANS ET + PRÉSENTE:  
**CORBO**  
- MATHIEU DENIS - JEUDI 29 OCTOBRE À 13 H G+

ET AUSSI PRÈS DE 100 FILMS SUR

LA TRIBU  
- MIROSLAV SLABOSPITSKY CINÉMA EN LIQUEUR

CINEMAEXCENTRIS.COM